

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

CHAPITRE XXXVI

Le soir de ce jour une pirogue accostait la rive droite du Rio-Colorado, non loin d'Austin.

Un homme sortait de la nacelle d'écorce et poussait trois fois le cri de la chouette.

A cet appel, un autre homme parut.

C'était la Couleuvre, armé et venant à un rendez-vous de John Huggs.

— Eh bien ? demanda le capitaine impatient.

— L'affaire est-elle en bonne voie ?

— Tout va bien ! dit la Couleuvre.

— Nous avons des intelligences dans la place et nous enlevons demain ou après demain. Un de mes amis y est installé comme palefrenier.

— Je vous attends ici, à cette place, chaque nuit, dit Huggs.

Vous n'attendrez pas longtemps.

Les deux hommes causèrent pendant cinq minutes encore, convinrent de tous les détails du rapt à accomplir, et Huggs termina joyeusement la conférence en disant :

— Señor Juan c'est affaire à vous.

— La fille est à nous.

Il trouvait admirable le plan de la Couleuvre, et à vrai dire, il l'était.

CHAPITRE XXXVII

Cette même nuit, deux heures avant le jour, un homme qu'à son costume et à ses allures on pouvait reconnaître pour un pirate de la savane, s'avancait à travers la prairie suivi d'un nègre.

Ces deux hommes allaient silencieux.

Les ténèbres étaient épaisses, le vent soufflait avec rage.

A quelques milles pas, on entendait comme le clapotement de l'eau.

Le pirate s'arrêta :

— Nous sommes, dit-il, à peu de distance de la *lagune de la mort* ; j'entends le bruit du flot.

Il hésitait.

C'est qu'aussi cette lagune justifiait son nom sinistre.

Seule nappe d'eau à vingt lieues à la ronde, elle était le refuge de monstrueux caïmans.

Chaque nuit tous les fauves de la savane environnante y venaient boire et guetter leurs proies : bœuf, antilopes ou autres fauves comme elles.

D'ours à jaguars, de caïmans à serpents, c'étaient des luttes terribles, acharnées.

Les vautours planaient sans cesse sur ce petit lac, extrêmement dangereux pour le voyageur.

Les rapaces de l'air disputaient les cadavres aux bêtes féroces, dès que le jour paraissait.

Et le repas de la nuit se prolongeant après l'aurore, le soleil éclairait ces scènes affreuses de carnage.

Le pirate écouta, regarda le ciel et dit au nègre :

— Attendons !

Le nègre ne répondit rien.

Il tremblait, mais il semblait animé d'une résolution froide, d'une volonté inébranlable.

— Est-tu sûr, David, que le *Sauveur* a bien dit : la *lagune de la mort* ?

— C'est folie de redemander toujours la même chose ! dit le nègre.

— J'ignore qui vous êtes, mais je sais que vous connaissez le *Maître*.

En ce moment, un concert effrayant de cris épouvantables retentit et répandit la terreur au loin.

Les deux hommes se regardèrent.

— Il faut attendre, dit le nègre.

— Et, fit l'autre, demain, au jour, il faudra se trouver près du chêne brisé, à cent pas de l'eau.

— Et nous verrons, par centaines, des jaguars dévorant leurs proies, tuées dans le combat qui se livre.

— J'aime mieux risquer de vivre en obéissant que mourir en refusant d'exécuter ses ordres.

Les deux hommes, pendant une heure et demie, assis sur le sol, l'œil vers la lagune, sans mot dire, écoutèrent les bruits de lutte qui s'élevaient des bords de la lagune.

Ce fut une longue angoisse.

Enfin le soleil parut, presque subitement comme toujours dans ces régions où il y a peu d'aurore.

Les hurlements retentissaient plus furieux encore.

Sur les cadavres, les jaguars se livraient entre eux à une bataille acharnée, chacun repoussant l'autre de la gueule et de la griffe.

— Debout, dit le nègre résolument, mais avec des frissons qui ridaient son corps et l'agitaient.

Le pirate, pâle, chancelant, apprêta ses armes.

— Prends un pistolet ! dit-il au nègre.

— Non ! dit celui-ci.

— C'est inutile.

— Si le maître ne veut pas ma mort, je ne mourrai pas.

— Depuis dix ans je le sers, j'ai foi en lui.

— Mon cœur tremble, mais ma tête me dit de dominer mon cœur.

— En avant !

— Moi aussi j'ai confiance ! dit le pirate.

Et ils marchèrent rapidement vers la lagune.

Ayant gravi une petite colline, ils aperçurent le chêne brisé ; mais ils demeurèrent tous deux cloués sur le sol.

Près du chêne, à deux cents pas d'eux, il y avait une lutte effrayante entre des ours gris et une bande de jaguars.

Des caïmans, sortant de l'eau leurs têtes hideuses, épiaient le moment favorable pour s'élaner.

Le chêne était à trente pas du cadavre d'un ours, sur le corps duquel avait lieu le combat.

Des condors planaient au-dessus de cette scène.

Un instant le nègre sembla perdre contenance.

Il avait au front la sueur froide de la peur.

Mais il ferma les yeux, murmura quelques mots intelligibles et s'avança délibérément.

Puis se retournant :

— Malheur à vous, dit-il, si vous ne venez pas !

Et tel était le prestige exercé par le *Maître*, que le pirate se remit en marche le fusil au poing.

Cependant le nègre, probablement parce qu'il défaillait, se mit à courir pour profiter du reste de volonté qui lui restait.

Des jaguars Paperçurent et se retournèrent sur lui, menaçants.

Le pirate passa un instant sa main sur son front et murmura cette phrase mystérieuse :

— Je le dois !

— C'est écrit de mon sang.

— Ma vie est à lui.

Et il coucha en joue un jaguar, tira, et le revolver au poing, se jeta en avant.

Il déchargea son arme et, sabre au poing, défendit le nègre que la terreur avait abattu sur le sol, à bout de forces et de volonté.

Les jaguars, étonnés par les détonations, avaient reculé, mais ils revenaient furieux et enragés.

Derrière eux, les ours...

Les deux hommes allaient mourir.

Soudain une centaine de coups de feu éclatèrent.

Les fauves s'enfuirent devant une troupe d'Apaches débouchant de derrière la colline.

L'Aigle-Bleu était à leur tête.

Il descendit de cheval, sourit aux deux hommes qu'il venait de sauver et leur dit en leur tendant la main :

— Frères, l'heure est venue.

— Vous êtes sortis victorieux de la suprême épreuve.

Puis embrassant David :

— Toi, ce soir même, tu seras à la tête de trois cents nègres et tu iras apprendre la guerre, en vue de l'avenir prochain, dans les États-Unis, à l'armée du Nord.

Puis, embrassant aussi le pirate, il lui dit :

— Vous avez conquis la réhabilitation, don Eusebio.

— Vous êtes, dès ce jour, mon bras droit et mon ami.

— Je vous donnerai pour armée tous les pirates de la savane et vous utiliserez à notre œuvre de salut cette armée de bandits, force redoutable perdue pour les grandes causes.

Les deux hommes eurent un mouvement de joie qui les transfigura.

— A cheval ! leur dit l'Aigle-Bleu.

Et ils montèrent sur des mustangs de pure race qu'on leur procura.

La troupe disparut au loin.

Si Tête-de-Bison avait vu cette scène, un pareil langage et des manières aussi singulières pour un apache l'eussent bien étonné de la part de l'Aigle-Bleu.

CHAPITRE XXXVIII

Le surlendemain, la Couleuvre et Mendès-Núñez se trouvaient de nouveau attablés, en face d'un excellent déjeuner, à la taverne où déjà ils s'étaient rencontrés devant un dîner remarquable par le choix des mets et qu'avait rendu mémorable l'incident dramatique que nous avons raconté.

Autour d'eux, plusieurs tables vides.

Personne ne se souciait de gêner la Couleuvre par un voisinage indiscret.

On se souvenait de la prétendue apoplexie qui avait si étrangement frappé l'Anverso.

Les deux amis causèrent au dessert en fumant et en dégustant le champagne frappé.

— Depuis deux jours, vous devez connaître un peu les êtres, mœurs et façons du couvent.

— Oh ! oui.

— Et le souterrain.

— Il existe bien et de plus, il n'est pas gardé.

— J'espère au moins que l'on n'y voit pas clair.

— C'est un four.

— A la bonne heure !

— Dites-moi, Núñez, vous auriez à enlever quelqu'un de ce couvent, comment vous y prendriez-vous ?

— Je ne veux pas enlever de nonne, moi, mon cher.

— C'est une chose que jamais je ne ferais.

— *Jamais* est un mot qu'il ne faut pas plus employer à la légère que *toujours*.

— Núñez, vous vous aventurez beaucoup, mon cher.